

La beauté sombre et nue Récit poétique

Micheline Lévesque

Numéro 88, hiver 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14676ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, M. (2001). La beauté sombre et nue : récit poétique. *Moebius*, (88), 45–54.

MICHELINE LÉVESQUE

La beauté sombre et nue (récit poétique)

I

Tout cela arrive parce qu'il y a un miroir dans cette maison. Le miroir est fixé à un mur qui met fin à un couloir. Il s'agit d'un long miroir étroit comme ceux qu'utilisent les couturiers. Sans cadre ni ornements, il est si simple qu'on peut passer devant sans le voir.

On a souvent comparé le miroir à une âme. Vu sous cet angle, le miroir remplit une tout autre fonction que celle qu'on lui attribue normalement. Il reflète alors plus que l'aspect extérieur de l'être ou de la chose qui entre dans son champ. Il en devient le centre. Le miroir, s'il est une âme, montre ce qui se cache au cœur de l'image.

J'aime croire que toute forme dissimule une flamme et que le miroir a le pouvoir de la faire jaillir. Seule une âme réfléchit le feu intérieur d'un corps. En ce sens, le miroir est le plus parfait des instruments de connaissance. Il permet de saisir la totalité d'une image: son corps et sa source.

Puisque le miroir révèle le feu dans la forme, je décide de regarder à travers celui de la maison. Dans la glace, il y a un couloir, d'une beauté sombre et nue, éclairé par quelques rayons de soleil. Bien que ce soit toujours la lumière qui permette aux éléments du monde de se reproduire sur une surface réfléchissante, je me refuse à croire qu'elle constitue la source de l'image.

Le soleil qu'il y a dans le passage de cette demeure, par exemple, est différent du feu caché dont je parle. Il aide à cerner les apparences. Il ne sert à rien lorsque vient

le temps d'entrer dans le cœur. La source qui brûle en dedans est à l'abri de tout soleil.

En examinant l'image, mes yeux sont attirés d'abord à la cime du corps, là où, dans l'immobilité, pendent les franges de pendeloques en cristal entre les six chandelles éteintes d'un lustre imposant. L'immobilité totale, voilà ce qui me surprend et m'envoûte dans cet objet suspendu. Il suffirait d'un coup de vent pour que les morceaux de quartz, se cognant les uns contre les autres, fassent entendre une musique aux notes si pures que seul le chant d'un oiseau, à la pariade, pourrait égaler. Quelle douceur émanerait de la mosaïque de sons délicats que j'entendrais, s'il y avait du vent!

On dirait que l'absence de mouvement a enlevé toute possibilité de voix au cristal. Elle l'a rendu muet tel un oiseau qui ne pourrait pas voler. Du silence, il y en a tant au sein de la figure du chandelier figé. C'est un silence tissé d'obscurité, car on décèle bien peu de lumière dans cette zone du couloir.

Le faible éclairage a retiré au cristal muet sa transparence. Dans l'ombre, il est gris et impénétrable. Il semble différent de lui-même, ce minéral étant, par nature, une matière quasi invisible. La rencontre avec le moindre rayon de soleil redonnerait immédiatement à cette substance inorganique le pouvoir magnifique de l'immatérialité, le pouvoir d'être traversé sans éclater comme l'air.

Ce minéral insondable renferme donc un double secret. Pendant que personne ne s'en soucie, il attend le vent pour faire écouter sa musique douce à pleurer; il attend le soleil pour devenir aussi fluide que l'espace en se laissant percer, de part en part, sans se rompre. Voilà ce que me dit le miroir au sujet de la source qui incendie le creux du cristal.

Mes yeux quittent les franges de pendeloques et remontent le long de la chaîne cuivrée qui retient le chandelier au plafond. Celle-ci possède de gros anneaux de métal, mais il m'est impossible de la détailler davantage. Elle a perdu ses particularités à cause du manque de clarté. Comment savoir ce qui la distingue de milliers d'autres chaînes? Il y a pourtant une chose qui la rend unique, à mes yeux, puisque dans aucune autre image de l'univers

je n'ai ressenti, avec autant d'intensité, le silence et l'opacité d'une flamme au bout d'une chaîne.

Le plafond m'apparaît beaucoup plus foncé que le reste du passage. Peut-être n'est-ce qu'un jeu d'ombre et de lumière? Je suis certaine que les murs sont pâles, même si je ne parviens pas à déterminer leur couleur avec précision. J'ai une idée des teintes, mais comment être sûre de ce qui est perçu quand tout baigne dans la lumière voilée? Cette situation crée de l'incertitude.

Je dois avouer que je crains l'incertitude. Je n'aime pas m'égarer, me tromper, manquer d'assurance. Je suis de celles qui détestent ne pas savoir. Je préfère tout maîtriser. C'est pour cette raison que la scène reflétée dans le miroir m'est très difficile à décrire. Dans la pénombre, une foule de détails m'échappent. Je suis loin du parfait contrôle.

Dans le jour, personne ne peut jurer de ce qu'il voit. Je me heurte constamment à mon ignorance. Je n'ai pas le choix. L'inexpérience qui accompagne l'incertitude constitue l'âme de la pénombre. Dans l'ignorance du doute, je vais, malgré moi, courir le risque de me perdre ou de me méprendre.

Je me trompe peut-être, mais j'ai l'impression que le plafond du couloir est bleu, qu'il est d'un bleu si profond que mon regard s'y enfonce et tombe dans un espace noir et infini. Je ne sais pas avec quels mots vous communiquer ce qui se produit sans transformer totalement la scène. C'est étrange. Le bleu ouvre le passage. Il perce un trou aussi vaste qu'un ciel de nuit dans le sommet du miroir. J'entre dans le firmament, dans l'éternité du gouffre, dans le pays des songes. Cette couleur fait oublier le temps et l'endroit où je suis.

Seule à scruter la glace dans la maison, je ne saurai jamais si vous auriez partagé mon sentiment, si vous auriez perçu que le bleu à la cime ouvre à l'imaginaire. Au fond, que vous n'eussiez rien ressenti de tout cela ne m'étonnerait guère. Dans une pièce obscure, souvent les couleurs fusionnent et il est vraisemblable que le bleu vous serait apparu d'une autre teinte qui vous aurait entraîné loin de l'immensité noire du ciel.

Ce qui me manque, en réalité, ce n'est pas votre accord sur la couleur du plafond mais votre présence. Si vous étiez là, je me sentirais moins isolée. Vous connaîtriez l'incertitude, vous aussi, et nous nous retrouverions alors deux à risquer de commettre une erreur dans la description du décor mal éclairé. Nous serions au moins deux à ne pas détenir la vérité et à devoir nous en remettre à nos impressions. J'aurais trouvé un complice dans le doute.

En pensant à la complicité, au fait que dans le doute vous devriez, comme moi, vous laisser conduire par les sentiments, j'arrive à envisager autrement la perte et la méprise. En songeant à vous, j'ai acquis la certitude que les sentiments sont les uniques vérités qui vaillent, dans le clair-obscur, même s'ils sont le chemin le moins sûr que je connaisse pour traduire un monde.

[...]

III

Cher ami,

Je t'écris, encore aujourd'hui, parce que de ma fenêtre, du plus profond de la solitude, je vois un spectacle auquel j'aurais aimé que tu assistes.

Haut dans le ciel, en ce moment, un oiseau exerce une grande fascination sur moi. Il m'entraîne avec lui là où je suis incapable d'aller par mes propres moyens.

Depuis toujours, l'humain envie l'oiseau. Il l'envie parce qu'il croit que cet animal contrôle l'insaisissable. N'ai-je pas raison d'affirmer que l'humanité désire assujettir le vide? Qu'elle souhaite en somme maîtriser les blancs, les trous, le firmament et le désert? Elle a une telle frayeur du néant!

L'oiseau n'a aucune crainte du néant. Il est au contraire un familier du vide. En fait, il n'arriverait pas à se passer de l'impalpable, car son existence en dépend. Il lui est lié dans l'accomplissement de son destin. Le destin du corps ailé que j'observe de ma fenêtre consiste sans aucun doute à tuer, à fondre sur une bête avec le silence de l'air.

À mon avis, cette croyance au contrôle de l'animal est une erreur. L'oiseau n'essaie nullement de dominer ce

qui se dérobe à l'œil. En contemplant celui qui plane près de ma demeure, j'acquies la conviction qu'il danse avec l'invisible, qu'il a conclu une alliance avec l'air, une alliance qui lui permet d'unir la puissance de ses ailes déployées à la puissance du vide. Comment pourrait-il vouloir soumettre le ciel avec lequel il fait corps si admirablement?

J'envie l'union de l'oiseau avec l'imperceptible. Si tu voyais le spectacle que m'offre le beau prédateur par-delà le champ et le peuplier qui bouge sous le vent! Pas une fois il n'a battu des ailes. Transporté par l'invisible, il trace des cercles immenses et irréguliers. Je retrouve dans ce dessin la toute-puissance de la nature.

Captivée par le tournoiement du rapace, je prends mes jumelles sans laisser tomber le crayon de ma main. Je n'aperçois pas l'oiseau tout de suite. Le soleil est si fort qu'il se perd dans sa lumière. Quand je parviens à le localiser, une phrase monte à mes lèvres et, pour empêcher qu'elle ne s'envole, je te la transcris immédiatement: Ce corps est une œuvre.

Je distingue bien les lignes, les formes et les couleurs de l'œuvre maintenant qu'elle a échappé à l'emprise de l'astre aveuglant. L'oiseau a le haut de la poitrine blanchâtre. Une large bande au contour imprécis couvre le bas de la poitrine et le ventre. La bande composée de raies foncées et verticales a quelque chose de repoussant, comme si elle servait à défendre l'animal, à protéger sa vulnérabilité: son cœur et son ventre.

Nous, mon ami, de quelle façon nous protégeons-nous? Nous avons si souvent honte de nous montrer tels que nous sommes. Quelle faute avons-nous donc commise? Semblables au rapace, nous portons un vêtement sur la peau. Et quand vient le soir, que se produit-il? L'oiseau dort avec son armure, mais toi et moi nous défaisons, une à une, en cachette, les mailles de notre vêtement de défense avant de nous assoupir. J'ai senti les cuirasses se fendiller à la venue de la nuit. Nous n'aurions jamais réussi à trouver le repos avec un bouclier étanche contre le souffle. Au fond, nous aspirons tous au dénue-ment.

La bête armée se rapproche de la maison. Ses ailes sont entaillées à l'extrémité. Grandes et arrondies, elles sont

pâles en dessous et cernées par une mince ligne noirâtre. Dans une manœuvre lente, le prédateur s'incline de côté, rendant alors visibles la partie supérieure de ses ailes et son dos qui sont recouverts d'un manteau sombre. Frappées par les rayons solaires, les plumes rousses de la queue ouverte s'illuminent. Elles sont un abat-jour en papier translucide qui reçoit la lumière.

Je mentirais si je proclamais que cette œuvre envoûtante ne suscite que de l'admiration chez moi. Plus je la contemple, plus elle me remplit d'inquiétude. Je suis convaincue qu'elle attend son heure. Patiemment, elle se prépare à la descente vertigineuse et fatale.

Je préférerais oublier l'heure où le rapace foncera vers le sol pour briser la motilité d'une vie, mais le langage de son corps au-dessus du champ et de l'arbre me la rappelle. Ce langage sans bruit est flagrant. Il annonce qu'une énergie sera bientôt tenue prisonnière entre des serres et ce présage me trouble. Je ne peux accepter la fin.

Je t'entends déjà riposter à ces paroles qui refusent la fatalité du monde. Doucement, tu me répéteras que chaque être naît pour disparaître et que même si parfois la mort est gratuite, ce jour-là, sous le vieux peuplier, un animal n'a pas péri pour rien. La chaleur de sa chair a servi à nourrir la robustesse de la buse à queue rousse.

Puis tu me réexpliqueras, cherchant mon approbation, que le grand oiseau, à l'exemple de sa proie, n'est pas éternel. La scène de chasse est un signe de son pouvoir, mais elle démontre également son extrême fragilité, car, préciseras-tu, ce tableau devant ma fenêtre illustre peut-être sa dernière alliance avec le ciel.

Je sais d'avance qu'ensuite je t'interromprai. La mort est trop envahissante aujourd'hui, en plein soleil, pour que je me taise. Je m'empresserai donc de te poser une question folle. Cette question me hante depuis que j'anticipe l'heure où le rapace tiendra la fatalité entre ses serres. Je te demanderai pourquoi une danse gracieuse avec l'espace célèbre l'étreinte de la mort.

J'ignore si tu répondras à ma folie. Tu restes souvent muet quand je m'écroule en larmes. De toute manière, que pourrais-tu dire qui me fasse oublier ce que je vois?

La beauté de cette danse est inséparable de la tristesse de la mort.

La buse s'éloigne. Elle file devant le soleil qui la ravit et la libère plus loin. Les plumes de sa queue forment une traînée de braises qui s'efface peu à peu avec la distance. Enfin réduite à un point de crayon dans les lentilles de mes jumelles, elle se retire derrière les bâtiments de la ferme, faisant fuir, dans un tourbillon étourdissant, les hirondelles cannelle et bleu acier posées en un long chapelet sur le toit rouge de la grange.

C'est en scrutant le ciel dépourvu d'oiseaux que je termine la lettre. Là-bas, les bâtiments me séparent de l'horizon. Je désire savoir ce qu'il y a de l'autre côté. J'ai un tel sentiment d'impuissance... As-tu le temps de passer chez moi?

Ton amie,...

[...]

XI

Qui me dit qu'à travers la brutalité de son coup de poing, l'étranger, mon frère, ne m'a pas éperdument réclamée? Qui me dit que son geste ne signifiait pas: je suis aux prises avec une vérité inacceptable et j'aimerais que tu sois là?

Un homme frappant son image demande qu'un individu qui le comprendne lui vienne en aide. C'est ce que je crois. Il espère qu'un complice, un être du même sang, le transportera hors des murs, là où il y a de la brise, des odeurs fortifiantes, des animaux vivants, des collines, des lacs, des arbres et des lumières qui font vibrer les âmes. Je suis la complice qu'il réclame et je suis prête à lui inventer le plus beau décor qui soit pour atténuer le mal dans sa poitrine et son ventre.

Si vous étiez là, vous m'assisteriez, n'est-ce pas, dans la mise en scène que je m'appête à créer pour lui, entre le ciel et la terre, dans la case libre de l'œuvre pastel? Dans ce lieu, nous dessinerions l'homme du couloir. Le grand chien jaune sur les talons, il scruterait l'horizon d'un matin d'été envahi par un soleil orange encore couché sur une

colline. Une branche d'arbre recouverte de rosée remplacerait la cicatrice sur sa poitrine et des rayons de soleil perçant un léger brouillard effaceraient celle sur son ventre. La brise matinale chasserait la mort et appellerait les odeurs de lièvre, de savane et d'eau noire. Les odeurs exciteraient le chien qui pointerait le nez vers le ciel et reniflerait.

L'homme redresserait les épaules. Il ouvrirait les poings. Il emmagasinerait de l'air frais. Un sourire naîtrait sur ses lèvres. Dans son corps, il sentirait le mouvement d'une danse qui le rendrait heureux.

Ce mouvement intérieur l'inciterait à avancer en direction de la ligne d'horizon. Il marcherait avec le sifflement de la brise, dans une clairière où s'amoncelleraient de gros cailloux bruns, puis il grimperait au sommet de la colline agglutinée à la boule orange. Derrière la colline, un décor différent s'offrirait à lui. Une forêt de résineux s'étendrait à perte de vue. Il n'y aurait pas de parcelles de forêt brûlée ni de pièges tendus ni de gouffres. Des groupes de feuillus et un lac sans plage formeraient des taches dans la couleur du paysage exempt de déchirures. Le cri énigmatique d'un plongeon huard, à bec en poignard, retentirait.

Les conifères abriteraient une savane et un chalet en planches avec un tuyau de tôle sur le toit en guise de cheminée. La fumée qui sortirait de la cheminée serait emportée par le vent. On aurait cordé des bûches en retrait de la propriété.

Il descendrait la colline et s'assoierait sur les marches du chalet. Il s'emparerait de la tablette et du fusain que nous y aurions déposés. Il ouvrirait la tablette à la première page. Avec désinvolture, à l'image du danseur qui cède sa raison à la musique, il esquisserait la branche enveloppée de fines gouttelettes d'eau et les rayons solaires trouant le brouillard du matin sur sa peau. Puis, il reproduirait l'empreinte de ses pas dans la savane, la belle tête du chien et ma main qui s'élèverait pour rejeter mes cheveux en arrière, car je ferais partie de la scène.

Il me regarderait venir, les yeux pétillants de joie. Sans hâte, à mon tour je descendrais la colline, mêlant mes empreintes aux siennes et mon odeur à celle des résineux. Le chien aboierait en frétilant. Je porterais un

complet bleu. Je tiendrais une boîte à chapeaux sur ma hanche. Il aurait le temps d'ébaucher ma silhouette avant que j'atteigne le chalet et que je vide le contenu de la boîte devant les marches. Le chien m'accueillerait avec des cabrioles.

De la boîte à chapeaux serait tombée une enveloppe blanche. L'enveloppe virevolterait dans les airs, mue par le vent qui soufflerait plus fort, puis elle échouerait sur le sol tapissé d'aiguilles de sapin et d'épinette. L'homme ferait un croquis de sa chute. Je m'agenouillerais, prendrais l'enveloppe et la lui remettrais avec un air complice. Sur le dessus, j'aurais inscrit son nom.

À l'intérieur, au lieu d'une lettre, il trouverait le petit miroir ovale au contour de cuivre et au manche ciselé. Amusé, il examinerait l'objet en détail. Sur la surface réfléchissante, j'aurais écrit les quatre mots suivants avec un crayon pastel: «aisance», «indépendance», «acuité» et «amplitude». Il lirait les mots à voix haute, détacherait bien les syllabes et, près de ma silhouette, il dessinerait les grandes lignes d'un danseur qui s'approprie l'espace.

D'un accord tacite, nous entrerions dans le chalet. Le chien jaune resterait dehors. Le chalet contiendrait peu de meubles: deux divans-lits, une chaise berçante, un poêle à bois en fonte, une table de cuisine avec deux chaises et un banc à trois places. Les murs seraient mieux garnis. On y aurait accroché une torche, une boussole, un couteau de chasse, des cannes à pêche, un panier de pêche en osier, un fanal, des clefs, une hache, une carte topographique et un calendrier illustré d'un enfant avec un jeune caniche gris dans les bras.

Sur la table, nous étendrions une nappe carrelée rouge et blanc et placerions deux couverts, une assiette remplie de biscuits au beurre, de la confiture de framboises, une théière, un peu de lait et du sucre blanc.

Une fine craquelure découperait le fond de mon assiette. Une des deux anses du sucrier serait cassée. L'homme mettrait la tablette, le fusain et le miroir à proximité de son couvert. Je m'occuperais du thé. Il servirait les biscuits et la confiture. Du thé émanerait un subtil parfum de menthe. La confiture de framboises sauvages ne contiendrait pas beaucoup de sucre.

En mangeant, je sentirais le mouvement intérieur qui le rendait heureux et de sentir cela me donnerait le goût de m'abstraire du monde extérieur. Alors, entre deux gorgées de thé, je fermerais les yeux pour me laisser imprégner de ce mouvement de danse qui avait fait naître un sourire sur son visage. Cette danse évoquerait une dentelle de fils qui bougerait doucement dans une fenêtre ouverte. L'homme profiterait de mon recueillement pour murmurer les quatre mots sur le miroir ovale et retravailler le fusain. Il ferait pendre une légère guipure sur l'épaule du danseur.

Nous serions en paix, l'un en présence de l'autre. Nous garderions le silence. Discuter n'aurait rien apporté de nouveau. Tout se révélerait à travers le thé versé, la nourriture, mes paupières closes au gré de la danse, les quatre mots et le croquis. Le décor serait vraiment complet à cause de la richesse du silence que nous partagerions. L'homme refermerait la tablette. Le froissement du papier m'inciterait à ouvrir les yeux.

C'est ce lieu riche, partagé, au-delà de la parole, que j'aimerais que vous m'aidiez à créer, entre l'azur et la terre ferme, dans l'œuvre pastel. J'ai la certitude que seul un espace de cette nature ferait accepter à l'homme les traces de couteau sur sa peau.

Vous souvenez-vous du silence que nous observions, vous et moi, dans la maison en brique rouille? Cette trêve de mots m'avait permis d'assimiler la réalité révélée dans le miroir que vous me tendiez. J'avais eu besoin de ce blanc pour assumer le fait que la solitude de l'inconnu était le reflet de mon propre isolement. L'homme du passage me ressemble. Un silence plein, l'unissant à l'Autre, lui est sûrement nécessaire pour intégrer les choses.

[...]